

# IMPERTINENCE ET COURTOISIE

Anne-Marie Huckel

Éditions ThoT  
Nouvelles



Anne-Marie Huckel est née à Strasbourg. Elle est diplômée en sociologie, en aménagement du territoire et en urbanisme. Ingénieure en urbanisme au début de sa carrière, elle accompagne aujourd'hui les démarches d'évaluation, une discipline au service du conseil et du pilotage des politiques publiques. Croiser les regards, mettre en perspective, « bousculer » un peu les postures, changer d'angles de vue sont autant de compétences mobilisées dans son métier d'évaluatrice et qui inspirent aussi ses écrits. Passionnée de lecture depuis toujours, grande amatrice de cinéma, l'écriture occupe également une place importante dans la vie d'Anne-Marie Huckel. Jouer avec les mots, laisser libre cours à son imagination représentent ses belles échappées. *Impertinence et Courtoisie* est son premier recueil de nouvelles.



À travers l'écriture, livrer un peu de soi, raconter un peu de toi, aller à la rencontre de l'autre.  
À travers l'imaginaire, changer son regard, s'autoriser des grands écarts, élargir son champ des possibles...



« Bernadette »...

Comment voulez-vous démarrer dans la vie affublée d'un nom pareil ? Je veux dire démarrer avantageusement sa vie quoi ! Comment mes parents ont-ils pu choisir un tel prénom ? Je ne dis pas, je serais née dans les années 1940 ; mais là, dans les années 2000, avouez que c'est... décalé, non ? À se demander seulement si mes parents ont été jeunes un jour.

« Bernadette »...

Je ne connais que trop bien l'origine de mon prénom. Je peux aisément dénoncer la fautive : c'est ma mère. C'est une inconditionnelle de... Bernadette Lafont ! Vous rendez-vous compte du scénario à la maison ? Non, c'est impossible que vous puissiez imaginer l'héritage que je porte, vous les lecteurs aux prénoms normaux.

Ma mère connaît tous les films de Bernadette par cœur, du premier au dernier, comme actrice et comme réalisatrice. Cent quatre-vingts en tout, séries comprises... Une mémoire titanesque ! Tenez, par exemple, le film *Prête-moi ta main*, eh bien, ma mère se l’passe en boucle. A minima deux fois par mois ! Les jours de déprime... Et comme elle est souvent en déprime...

— Vous vous rendez compte, deux prix qu’elle a décrochés pour ce rôle ma Bernadette, s’émeut ma mère comme si c’était aussi une partie d’elle-même qui se jouait à ce moment-là, comme une partie de prouesse partagée.

— Mouais, le César et le Raimu du meilleur second rôle, on connaît la chanson, se dépêchait-on de répondre avec mon père sur un ton frisant la moquerie.

— Pipou ! Stop ! Je t’interdis de médire sur ma...

— ... Et à vous deux, ta Bernadette et toi comme imprésario, vous auriez p’t’être pu décrocher l’Oscar ! renchérisait mon père dans un éclat de rire.

Là, nous dépassions la frontière de l’impertinence. Mon père et moi nous précipitions alors vers la porte d’entrée, la claquions vivement derrière nous et dévalions le plus rapidement possible les escaliers de l’immeuble pour surtout, surtout, écouter la longue litanie dans laquelle ne manquerait pas de s’épancher ma mère de longues minutes durant. Ne pas être témoins de son émotion débordante.

Ne pas subir les affres d'une « fan attitude » de plus en plus agaçante. Ces soirées-là, mon père et moi avions pris l'habitude de désertier le foyer familial. On fuyait l'ire ou le délire maternel pour se réfugier dans la pizzeria du bout de notre rue.

Quand on rentrait une bonne heure et demie plus tard, on retrouvait ma mère... comment dirais-je, transcendée... Elle était habillée comme sa star préférée, parlait comme elle, se tenait comme elle. La voix grave d'emprunt, parfois un tantinet rauque, contrastait avec son timbre naturel plutôt clair. Avec le temps toutefois, il fallait reconnaître que l'imitation progressait. Très lentement, si nous rapportions le temps passé aux essais, aux progrès concrètement réalisés.

Devant ce tableau à nos yeux grotesque, nous nous envoyions mon père et moi un dernier clin d'œil tantôt complice, tantôt désespéré, puis nous rejoignons nos chambres respectives, discrètement, sur la pointe des pieds, évitant ainsi les foudres maternelles.

Il y avait un autre grand événement dans l'année où un silence total nous était imposé. C'était à l'occasion du Sidaction. Ma mère s'émerveillait toute la soirée devant l'écran, enregistrait même l'émission pour le cas où Bernadette devait mourir dans l'année. Le téléphone était méticuleusement débranché pour ne surtout pas risquer de la déranger.

Mon père et moi, ces soirs-là, étions tenus de jouer au jeu du muet et nous y prenions goût : celui qui prononçait malencontreusement un mot à voix haute ou se hasardait à lâcher une plaisanterie exécutait immédiatement un gage choisi par l'autre. Ainsi, tantôt mon père devait lui-même imiter Bernadette, ou plutôt son avatar, tantôt je me retrouvais en animatrice TV improvisant une interview entre Bernadette et sa fan préférée. Nos éclats de rire dans certaines situations cocasses exaspéraient ma mère... Si bien qu'à ce jeu, nous ne sortions jamais gagnants. Nous nous retrouvions systématiquement chassés de l'appartement et finissions notre soirée à la même pizzeria du bout de notre rue.

Mona Lisa, « notre » pizzeria, était devenue notre quartier général, notre zone de repli, notre refuge régulier. Luigi, le cuisinier-patron, s'entendait de mieux en mieux avec mon père, une bonne entente liée à nos fréquentations répétées. Il n'était pas rare qu'il offre « le dernier pour la route » à mon père au moment de régler l'addition.

— *Yé té plains avec ta Bernadétté tous les jours à la casa ; chez moi, c'est ploutôt moi qui manque à ma femme avec toutes mes hores ici... Tiens, avale cette petit liquor... Oun trésor comme t'en as yamaï connu avant de vénir chez Mona Lisa.*

Vingt ans que Luigi habitait en France, vingt ans qu'il prenait soin de cultiver son indémodable accent du sud de l'Italie, sans doute pour attirer plus aisément le

client. Le charme, l'exotisme de cet accent opéraient sur moi immédiatement et admirablement. Tant et si bien d'ailleurs que je m'étais juré de me marier, plus grande, avec un Italien. Si mon père dégustait religieusement sa *liquor*, moi je me ruais sur les délicieux carrés de chocolat que Luiggi m'offrait à mon tour. Au moment de quitter le restaurant de cet homme devenu peu à peu ami de mon père, je me faisais un point d'honneur à lancer avec la plus belle intonation possible un magnifique : « *Arrivederci Luiggi, stammi bene !* »

De ce temps-là, du haut de mes douze ans, je garde en souvenir une enfance facile, un tempérament docile.

Le 25 juillet 2013... Drame au 16 rue des Roses dans l'appartement familial. C'est le jour du décès de Bernadette Lafont. Ce jour-là, aucune négociation possible, aucune plaisanterie acceptée. J'ai dû batailler féroce­ment pour ne pas être obligée de porter du noir. Le poids du chagrin de ma mère en ces circonstances dramatiques pour elle nous renvoyait à mon père et moi un désarroi pathétique. Le trouble était tel qu'il provoquait chez elle un lâcher-prise auquel nous n'étions pas habitués, qui déstabilisait notre bulle familiale. À l'annonce du décès de son artiste fétiche, j'ai vu ma mère de longues heures prostrée, amèrement pleurer. La confusion avait envahi son esprit de manière apocalyptique, ses propos frôlaient le chaos, son regard

traduisait un vide cataclysmique. Tout en elle devenait maux : maux de tête, maux de ventre, absence de mots. Un lâcher-prise de courte durée toutefois. Après ces quelques heures d'errance où son existence sembla ne plus avoir de sens, ma mère remit de l'ordre dans ses pensées et reprit le commandement. Sur ses injonctions, laissant forcément peu de place à la discussion, il nous fallut organiser de toute urgence le déplacement dans le Gard pour assister, même à l'extérieur de l'église, aux obsèques de l'actrice.

La période estivale, heureusement ou malheureusement selon le point de vue de chacun, avait permis à mon père de se dégager plus facilement de ses obligations professionnelles parce que l'usine où il était contremaître tournait au ralenti à cette période de l'année. J'ai même souvent pensé, plus jeune, que le patron de mon père l'avait pris en pitié, et par compassion, lui avait octroyé ses congés quatre jours plus tôt.

Je me souviens que nous avons laissé ma mère devant le temple de ce village cévenol cette matinée du 29 juillet 2013 pour aller, de notre côté, déguster, mon père et moi, une pizza dans le seul restaurant de la bourgade voisine. Je me souviens aussi que ce jour-là, lorsque nous avons récupéré ma mère dans une totale désespérance, elle s'était fait et nous avait fait la promesse de mourir à soixante-quatorze ans, l'âge canonique de son idole. Je me souviens enfin que, cet été-là, j'avais souvent pique-niqué sous le pont du Gard, que le marché d'Uzès m'avait fascinée par ses couleurs et

senteurs, que j'avais été conquise par les nombreuses petites plages autour des Plans à Mialet, que la cascade de Saint-Laurent-le-Minier avait consommé mon adrénaline et que Mimizan, destination initiale de nos vacances d'été, ne m'avait finalement pas trop manqué.

« Bernadette »...

Vous aurez saisi que mon père face à ma mère, c'est... c'est comme un fantôme. Tout en retenue, discret, réservé, dans son ombre, avec des capacités d'apparitions fugaces. C'est d'ailleurs davantage lui qui préfère s'effacer pour ménager avant tout sa tranquillité, échapper au tourbillon quotidien lié à l'impétuosité de sa femme. Privilégier l'absence pour ne pas risquer de secouer ou de bousculer l'incendiaire turbulence.

Je ne suis pas sûre qu'il ait vraiment eu son mot à dire, mon père, au moment du choix de mon prénom, pas certaine non plus qu'il ait véritablement cherché à s'imposer. N'idolâtrant personne, aucune préférence de prénom ne s'est naturellement distinguée chez lui au moment de ma naissance. Aucune alternative donc qui m'aurait sauvé la mise, qui m'aurait sauvée de mon naufrage nominal. Il avait capitulé face à l'emprise de la pleine puissance maternelle. Ça lui ressemble bien, à mon père, de s'accommoder rapidement de ce qui lui est proposé ou suggéré, sans chercher nécessairement à tout discuter, à tout négocier. Une posture

très certainement plus reposante après des journées de boulot harassantes. C'est la raison pour laquelle il vient, il part, il réapparaît d'on ne sait trop où, repart très vite, tel un fantôme justement, sans doute auprès de Luiggi ou avec ses copains de l'usine. Mais ne le jugez pas hâtivement, mon père, car au fond, il a bon fond et je le soupçonne d'aimer encore ma mère, de la trouver attachante même dans ses brins de folie, dans ses excès de fantaisie, dans ses moments d'égarement, ses déraillements.

Lorsque mes anniversaires se sont accompagnés de mes premières prises de conscience, j'ai rapidement saisi que l'on me scrutait étrangement quand je prononçais mon prénom. Un prénom de vieille devaient penser les uns, un prénom poussiéreux devaient penser les plus polis d'entre eux, un prénom affreux devaient penser les plus jeunes, un prénom digne de sa mère devaient penser les plus proches de la famille. Maintenant, quand un inconnu me demande comment je m'appelle, je marque un temps de pause, je prends une grande respiration pour hâter l'inspiration, et à l'issue de ce rituel, je me plais à me transformer en Apolline, Célestine, Justine, ou encore Ludivine. En matière de prénom, vous conviendrez qu'Apolline et Célestine ne versent pas franchement dans une modernité décoiffante ! Le charme de mes contradictions sans doute ou de l'âge de mes premières provocations.